

Université de Nantes, Licence de Philosophie, année 2013-2014

Séminaire de philosophie morale et politique :

« Morale déontologique *versus* éthique utilitariste »

Arthur Giret

Le doute, condition d'une morale scientifique

Préface et introduction de l'*Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*

de Jean-Marie Guyau

Directeur de mémoire : M. Patrick Lang

Biographie

Jean-Marie Guyau est un poète et philosophe français du XIX^e siècle. Il est né à Laval le 28 octobre 1854 et est issu d'une famille d'intellectuels. Sa mère Augustine Fouillée (1833-1923) est l'auteur du *Tour de la France par deux enfants*, manuel pour l'apprentissage de la lecture qui sera utilisé jusqu'en 1950. Sa mère écrit sous un pseudonyme (GB pour Giordano Bruno) comme le fera, plus tard, la femme de Guyau pour publier des romans pour la jeunesse, les femmes n'étant pas considérées socialement à cette époque. Le beau-père de Guyau est le philosophe Alfred Fouillée (1838-1912) ; il influencera l'œuvre de Guyau, qui le citera à de nombreuses reprises dans son livre *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, et c'est son beau-père qui publiera la seconde édition de ce livre après la mort de Guyau à Menton le 31 mars 1888. Guyau meurt donc à l'âge de 33 ans de la tuberculose. Cette maladie influence son œuvre, puisqu'il se savait condamné et a fait de la vie le principe de la moralité en développant une philosophie vitaliste. Guyau est aussi un des premiers Français à avoir étudié les auteurs utilitaristes anglais et à avoir fait un lien entre la morale d'Epicure et celle de l'utilitarisme. Il est aussi un contemporain de Nietzsche puisqu'ils vivent tous les deux à Nice à la même période mais sans le savoir. Nietzsche a lu Guyau pendant cette période mais Guyau lui n'aura pas lu Nietzsche.

Guyau publie l'*Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction* en 1885 ; ce livre de morale ne présente pas une morale utilitariste ni déontologique mais fait de la vie le principe de la moralité. Guyau est donc un moraliste vitaliste.

Projet de l'*Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*

Guyau veut trouver des raisons objectives au devoir. Il ne veut pas d'une morale fondée sur des préjugés, qui forment la morale commune. Il ne veut pas non plus d'une morale fondée sur des croyances. Il veut une morale de la raison qui détermine la portée et les limites d'une morale exclusivement scientifique. Guyau cherche à fonder une obligation morale qui soit scientifique et non basée sur des croyances. C'est pourquoi la science dans certains cas sera incapable de prescrire des impératifs moraux, car la science ne répond pas à tout ; mais quand elle répond c'est pour dire la vérité. Il faudra donc déterminer les limites d'une morale scientifique pour qu'elle ne

devienne pas à son tour une simple croyance. Guyau veut donc déterminer où la morale scientifique s'arrête et où la morale métaphysique commence. Donc, pour fonder une obligation morale qui soit scientifique, il faut identifier les croyances et les détruire.

Nietzsche disait « Dieu est mort », mais ce n'est pas Nietzsche qui a tué Dieu, c'est le siècle dans lequel il a vécu, c'est l'histoire. Or si Dieu est mort, il est incapable de nous prescrire une obligation morale, c'est-à-dire de nous faire agir moralement ou de restreindre nos actions. Kant, lui, nous prescrirait alors un impératif catégorique, mais ce que va montrer Guyau c'est que la certitude du devoir chez Kant s'est rapidement transformée chez ses disciples en un devoir qui fera l'objet d'une foi morale. Guyau nous dit : « Le grand Pan, Dieu-nature est mort ; Jésus, Dieu-humanité, est mort ; reste le dieu intérieur et idéal : le Devoir, qui est peut-être, lui aussi, destiné à mourir un jour. »¹ Guyau veut donc fonder une morale scientifique ; il lui faut donc déconstruire les croyances en morale pour déterminer la condition de la moralité pour ensuite pouvoir en rechercher le principe, c'est-à-dire ce qui nous pousse à agir moralement.

1- Les croyances en morale

Les croyances en morale sont-elles capables de nous prescrire une obligation morale ?

a) Les optimistes

La nature au sens d'une création divine peut-elle ou non nous prescrire une obligation morale qui irait dans son sens c'est-à-dire vers un bien en soi comme but final ? Les optimistes nous disent : « il faut se conformer à l'ordre du monde », « il faut tout accepter, c'est dans l'ordre des choses ». Les optimistes ont une attitude conservatrice qui n'accepte pas le progrès et on voit bien que tout accepter n'est pas une attitude morale mais plutôt, comme dit Guyau : « un engourdissement de tout sens moral. »²

¹ Guyau, *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction* (désormais abrégé *EMOS*), édition Allia, Paris, 2008, p. 55.

² Guyau, *EMOS*, p. 13.

Et même si l'on acceptait le progrès en faisant l'hypothèse d'un progrès continu réglé par une loi divine, cela reviendrait à accepter tous les chemins qui mènent au bien en soi, même les plus mauvais. La fin alors justifierait tous les moyens, et cela non plus n'est pas une attitude morale. Or on pourrait dire pour défendre les optimistes, qu'il faut des obstacles à la moralité pour qu'une action soit morale, ce qui expliquerait alors la présence d'actions non morales dans cette quête du bien en soi. Cependant nous cherchons tous à réduire les obstacles à la moralité, comme quand les intégristes obligent les femmes à porter le voile pour ne pas être tentés d'abuser d'elles ou comme ceux qui s'offusquent de l'indécence d'un bikini pour les mêmes raisons. Donc si on cherche à réduire les obstacles à la moralité, alors on place la moralité dans ce que l'on considère comme un mal, ce qui est absurde.

On voit donc qu'il n'y a rien de moral dans la nature et que par conséquent se conformer à l'ordre du monde serait immoral. Guyau écrit : « Celui qui a un dieu devrait le respecter trop pour en faire un créateur du monde. »¹ S'il n'y a pas de moralité dans la nature, doit-on alors considérer que le monde est mauvais ?

b) Les pessimistes

Les pessimistes considèrent qu'il y a plus de peines que de plaisirs dans la nature. La nature produirait alors plus de mal que de bien. Or pour Guyau cette conception du monde est en réalité un problème plus psychologique que réel. En effet « la volupté et la douleur ne sont [...] pas égales devant le souvenir. »² On peut avoir du plaisir tous les jours en mangeant et avoir l'impression de vivre plus de peines que de plaisirs à cause d'un seul événement malheureux. C'est pourquoi la morale pessimiste est subjective et donc non scientifique pour Guyau.

¹ Guyau, *EMOS*, p. 19.

² Guyau, *EMOS*, p. 31.

c) L'indifférence de la nature

Même si l'on se souvient plus souvent de ses peines que de ses plaisirs, un plaisir futur est souvent considéré comme supérieur aux peines qu'on pourrait avoir en le réalisant, c'est le plaisir d'agir. « C'est dans la vie même, c'est dans la nature de l'activité qu'il faut chercher une justification de l'effort »¹, affirme Guyau. Autrement dit, si nous vivons, c'est pour vivre ; le but de la vie est son existence même. La nature n'est ni bonne ni mauvaise, il n'y a pas de sens dans la nature, pas de moralité. Il est donc impossible de se conformer à la nature ou de l'entraîner. Guyau écrit : « Nul de nous n'entraînera le monde, dont la tranquillité est faite de notre agitation »² et « Donner un but à la nature, ce serait la rétrécir, car un but est un terme. Ce qui est immense n'a pas de but. »³ Si la nature n'est ni bonne ni mauvaise, alors elle est incapable de nous prescrire une obligation morale. Nous vivons sans but, nous vivons pour vivre. Cependant une certaine dose de bonheur est nécessaire à l'existence. Guyau distingue deux types de pessimistes : les vrais pessimistes qui ne sont pas faits pour vivre et les pessimistes par système comme Schopenhauer qui, eux, sont heureux malgré eux. Au fond, dit Guyau, « [...] c'est une même raison qui rend l'existence possible et qui la rend désirable. »⁴ On voit donc s'esquisser l'équivalent du devoir chez Guyau, c'est-à-dire la vie comme principe de la moralité. Il n'y a plus d'obligation morale puisque le principe de la moralité est en nous et non extérieur à l'individu comme pour le devoir kantien. Avant cela il reste à déterminer la condition de la moralité, c'est-à-dire déterminer un sentiment d'obligation qui soit moral.

1 Guyau, *EMOS*, p. 32.

2 Guyau, *EMOS*, p. 42.

3 Guyau, *EMOS*, p. 44.

4 Guyau, *EMOS*, p. 39.

2- Critique de Kant et des intuitionnistes

Ce que Guyau reproche à l'impératif catégorique et aux intuitionnistes, c'est-à-dire à ceux qui pensent que l'obligation morale est en nous et que nous la connaissons par intuition, c'est que les voleurs et les meurtriers peuvent avoir le sentiment du devoir professionnel. Les SS ont rempli leurs devoirs de soldats, mais sont-ils moraux ? Contrairement à Kant, Guyau pense que le sentiment moral vient des lois naturelles et empiriques. Le problème de l'impératif catégorique, c'est qu'il considère le sentiment moral comme suprasensible ou transcendantal. Or on ne peut vouloir une action en vue d'une loi qui nous dit : « agis de telle sorte que ta maxime puisse devenir une loi universelle », si on ne fonde pas cette loi sur la valeur pratique de cette action. Il faut s'attacher aux conséquences d'une action.

De plus, même si selon Kant, l'impératif catégorique produit un sentiment de respect, ce respect ne fournit aucun sentiment d'obligation morale car il est suprasensible. Or une loi suprasensible ne nous pousse pas à agir, c'est seulement les conséquences de cette loi qui nous feront agir ou non. C'est pourquoi le sentiment d'obligation morale ne peut s'expliquer rationnellement et *a priori*. Guyau nous dit : « Le *sentiment* d'obligation n'est donc pas proprement moral, il est sensible. »¹ Le sentiment d'obligation, donc le devoir, n'est compris que s'appliquant à un contenu. Guyau fait donc de la morale une science du sensible.

C'est parce que la certitude de Kant dans l'impératif catégorique était incapable de fournir une obligation morale qui nous pousse à agir moralement, que ses disciples ont fait du devoir kantien un objet de foi morale. « On a le devoir de croire au devoir », « mettre en doute le devoir c'est alors devenir immoral », nous disent les disciples de Kant. En effet la foi produit un sentiment d'obligation, mais ce sentiment est-il moral ? Pour Guyau il ne l'est pas. Il parle même d'un « suicide intellectuel »².

1 Guyau, *EMOS*, p. 50

2 Guyau, *EMOS*, p. 63

3- Morale du doute

Être moral pour Guyau c'est douter du devoir : « Le doute, c'est la dignité de la pensée. »¹ Guyau nous dit : « On a assez longtemps accusé le doute d'immoralité, mais on pourrait soutenir aussi l'immoralité de la foi dogmatique. »² À l'expression « Dieu vomit les tièdes » Guyau pourrait répondre que les tièdes, eux, vomissent Dieu. Le doute est donc pour Guyau la condition d'une morale scientifique. La morale doit se garder de la foi, le doute est le garant de la moralité. La science reconnaît ses limites et c'est en acceptant de ne pas savoir, en acceptant le doute, qu'une morale scientifique peut garantir la moralité. Cependant le doute moral est plus idéal que réel. En effet quand on agit, on affirme et donc on sort du doute. Le doute limite notre conduite en limitant notre orgueil intellectuel. Lorsqu'on ne sait pas, alors on n'agit pas et c'est la condition de la moralité, contrairement à la foi qui elle, donne des réponses à des questions sans réponse. On peut se demander, cependant, si le doute est capable de nous prescrire une règle de conduite, c'est-à-dire de nous faire agir moralement. Le doute limite notre conduite mais peut-il l'entraîner dans un sens moral ? Pour déterminer ce principe de la moralité, il faut donc s'intéresser à ce qui se passe entre le doute et l'action. Comment comprendre le doute dans l'action ? Comment faire en sorte que le doute devienne un idéal persuasif, c'est-à-dire une sorte d'impératif ?

Guyau veut rendre l'idéal moral immanent et non transcendant comme chez Kant. Il veut montrer que l'idéal moral dérive de l'expérience, car il a montré que la morale était une science du sensible. Il va donc lier le doute qui est la condition de la moralité à cet idéal moral qui dérive de l'expérience. Guyau annonce : « C'est à la *vie* que nous demanderons le principe de la moralité. »³ C'est pourquoi, contrairement aux utilitaristes, Guyau va s'intéresser à une morale individualiste. Il faudra donc partir du particulier pour aller vers l'universel, car pour Guyau ce n'est pas la fin qui justifie les moyens mais ce sont les moyens qui justifient la fin. Pour comprendre le doute dans l'action il faut s'intéresser à la vie.

1 Guyau, *EMOS*, p. 63

2 Guyau, *EMOS*, p. 62

3 Guyau, *EMOS*, p. 69

Contrairement aux utilitaristes comme Bentham, Guyau n'a pas de fin en tête qui l'autoriserait à changer le comportement des individus. Guyau part de l'individu et de la vie. Il ne veut pas changer l'individu mais il désire que l'individu considéré comme un moyen justifie sa propre fin. Nous ne vivons plus pour satisfaire un dessein divin, ni pour remplir un devoir, nous vivons pour vivre et c'est la vie qui devient le principe de la moralité. Si Guyau a réussi à comprendre le doute dans l'action c'est qu'il a fait de la vie un moyen pour sa propre fin.

4- De Jean-Marie Guyau à Albert Camus

Albert Camus (1913-1960) publie *L'homme révolté* en 1951, peu après la fin de la Seconde Guerre mondiale et au moment où certains de ses contemporains défendent le système politique et les conséquences du régime soviétique. Camus cherche alors à fonder une morale qui ne justifierait pas l'injustifiable. Pourquoi les condamnés deviennent-ils à leurs tours des bourreaux ? Pour Camus, le révolté, par exemple l'esclave qui se révolte contre son maître, revendique une idée de sa propre nature. Cet esclave ne cherche pas à prendre la place du maître dans le premier temps de sa révolte. Il dit « non » à une chose qu'il refuse au nom d'une idée de sa propre nature, de sa dignité humaine ou de sa liberté par exemple. Or pour Camus les révoltes qui débouchent sur une idée de ce que le monde devrait être, sortent de la révolte. L'esclave révolté dit non à sa condition, mais ne juge pas de ce qui doit être, il sait seulement ce qui ne doit pas être. Pour Camus la révolution russe était légitime dans sa révolte mais ensuite cette révolte s'est transformée en une révolution qui justifiait les goulags comme un des moyens nécessaires à la réalisation de cet idéal révolutionnaire. Or si la fin justifie les moyens alors on sort de la révolte. Autrement dit, ce n'est pas la fin qui justifie les moyens mais encore une fois, comme chez Guyau, les moyens qui justifient la fin. Camus fait de la relativité des connaissances une condition de la moralité. L'homme révolté ne vise pas de fin dans sa révolte ; il revendique une sorte de nécessité de sa condition humaine. Camus nous dit dans *L'homme révolté* : « Celui qui ne peut tout savoir ne peut tout tuer. »¹

¹ Camus, *L'homme révolté*, Paris, Gallimard (Folio essais), p. 361.

Comme chez Guyau le doute devient une condition de la moralité. En effet beaucoup de meurtres ont été commis dans l'histoire au nom de croyances, le meurtre étant considéré comme un moyen nécessaire à la réalisation d'un dessein divin ou révolutionnaire. Une morale doit donc prendre en compte le doute qui est en chacun de nous et l'entretenir : ainsi aucune idéologie ne pourrait plus permettre la justification d'actes inhumains au nom d'un idéal supérieur.

Conclusion

Guyau a montré dans l'introduction de *l'Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction* que les différentes croyances en morale étaient incapables de nous prescrire une obligation morale, c'est-à-dire de nous faire agir moralement ou de restreindre nos actions au nom de la moralité. Il a montré que la nature n'était ni bonne ni mauvaise, qu'il n'y avait donc pas de sens dans la nature et qu'il était par conséquent impossible de se conformer à l'ordre du monde et d'en faire le principe de la moralité. La critique, par Guyau, de l'impératif catégorique de Kant porte sur son désintérêt pour les conséquences d'une action. Guyau veut rendre l'idéal moral immanent et pour cela il fait de la morale une science du sensible, car pour lui le sentiment d'obligation n'existe que par rapport aux conséquences d'une action et non envers un idéal moral transcendant, c'est-à-dire envers une loi donnée par la raison. La seule attitude morale face à l'incertitude morale est de reconnaître le doute que la foi tente de faire disparaître. Le doute devient alors pour Guyau la condition d'une morale scientifique. Puisque la science ne peut répondre à tout, elle se doit de reconnaître l'incertitude. Guyau voit donc dans la relativité des connaissances une condition de la moralité puisqu'on ne saurait agir de manière immorale lorsqu'on ne sait pas quelle action est réellement morale. Il va aussi comprendre comment lier le doute et l'action, car si le doute était capable de restreindre nos actions, il est incapable de nous pousser à agir moralement. La vie deviendra alors le principe de la moralité. Une vie sans but qui devient sa propre fin.

Table des matières

Biographie : p. 2

Projet de l'*Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction* : p. 2

1- Les croyances en morale : p. 3

- a) Les optimistes : p. 3
- b) Les pessimistes : p. 4
- c) L'indifférence de la nature : p. 5

2- Critique de Kant et des intuitionnistes : p. 6

3- Morale du doute : p. 7

4- De Jean-Marie Guyau à Albert Camus : p. 8

Conclusion : p. 9